

Par François-Xavier Bellamy

© C. BASSIGNAC/LE FIGARO MAGAZINE.



## DE PRÈS, DE LOIN

Contre les divisions qui déchirent l'humanité, Roger-Pol Droit vient rappeler l'urgence de cultiver les affinités immédiates, seules aptes à faire naître la conscience de l'universel.

Qu'est-ce qui nous unit ? La question même est inattendue. Chaque jour, notre monde nous offre, amplifié par le prisme de l'information continue, le spectacle permanent de la division sous toutes ses formes : depuis les guerres civiles jusqu'aux drames familiaux, l'actualité ne manque jamais de renvoyer l'écho des conflits qui séparent, et du temps qui isole. En philosophe, Roger-Pol Droit veut donc nous reconduire à l'émerveillement que devrait susciter ce fait, tout simple et pourtant oublié, du lien qui nous rattache aux autres. Se demander ce qui nous unit, non pas pour aspirer naïvement à l'illusion d'une paix universelle, mais pour signaler qu'il y aura toujours dans l'expérience humaine autre chose que des divisions : les relations qui leur résistent.

Universitaire, chercheur au CNRS, Roger-Pol Droit associe dans sa réflexion l'analyse philosophique à une sensibilité presque esthétique. C'est qu'il lui faut en effet se pencher sur le mystère d'un lien qui doit assurément autant au cœur qu'à la raison : ce « nous » ou plutôt ces « nous » qu'il évoque tour à tour nous ramènent à ce que Rousseau décrivait comme le « premier mouvement » de la nature humaine, celui de la pitié, association presque instinctive à notre semblable qui souffre. De cette pitié – que l'auteur traduit dans les termes plus contemporains de compassion ou d'empathie – notre espèce retrouve la force ancestrale lorsque la technologie la plus récente nous rend participants des drames les plus lointains...

L'intérêt du travail de Roger-Pol Droit est de montrer que c'est pourtant par des « nous » tout proches que se constitue d'abord cette conscience universelle. Qu'est-ce qui fait en effet l'unité d'une communauté, quelle qu'elle soit ? Parmi la diversité des liens qui peuvent nous rassembler, le plus décisif, affirme l'auteur, est celui d'une mémoire partagée : « Pas de "nous" sans un passé commun. » Il n'est pas d'unité entre les hommes qui ne se nourrisse d'un héritage, d'une tradition, de souvenirs, même « inconscients ou secrets, enfouis dans les plis des histoires de famille, la structure des langues ».

Décisive est, à cet égard, l'évocation de la famille, lieu de transmission d'une culture qui fonde toute appartenance à travers l'histoire. « Dire que c'est là que tout commence est (...) une mauvaise façon de s'exprimer. C'est là que tout continue. » Car dans la famille, malgré toutes les fragilités de cette première communauté, se donne bien plus que la vie : par elle passe la langue que l'on dit maternelle, parce qu'elle vient de la mère bien sûr, mais aussi parce que, autant que nos parents, « elle nous éduque, nous élève ». La famille est ainsi, lieu où se partagent les mots, « le premier "nous", antérieur même à la capacité de dire "nous" ».

Ainsi le « nous » apparaît, comme culture autant que nature. « O philaton phônema ! » C'est de la langue « au son bien-aimé », à laquelle Philoctète en exil reconnaît l'approche de ses familiers, que naît le sentiment de la communauté. En elle, et au-delà d'elle, il faut à une nation, pour former son unité, « un réseau complexe et cohérent de manières de vivre, depuis les usages de la table et de l'hospitalité jusqu'aux formes de politesse, (...) de croyances, de musiques, de mythes et de contes ». C'est aussi de là que naît la conscience de l'universel, d'un « nous » plus large encore, celui de l'espèce humaine – conscience dont, rappelait Lévi-Strauss, les peuples dépourvus d'écriture semblent souvent éloignés. L'ethnocentrisme, sourit Roger-Pol Droit, n'est pas, comme on le dit trop souvent, le privilège de l'Occidental blanc ; il semble enfermer le plus ceux qui ne se connaissent pas comme culture.

Voilà tout l'enjeu de l'ouvrage : Roger-Pol Droit y dénonce avec soin « les pièges de l'identité », les replis et les mépris ; mais pour élargir ce « nous » des hommes à l'échelle de l'universel (de l'humanité, et même du vivant), il faut accepter qu'il se construise d'abord dans les « nous » singuliers dont nos vies se nourrissent. Car l'amour est toujours électif ; et le commandement rationaliste, qui demande d'aimer immédiatement toute l'humanité, est peut-être le plus sûr moyen de finir par la nier. « Chaque homme a le droit d'éprouver, pour les manières du coin du monde qui l'a vu grandir, une affection à nulle autre pareille. Le lui refuser serait inhumain. » Une petite leçon de sagesse pour restaurer, dans notre univers de réseaux et de solitude, la consistance incarnée des liens qui fondent toujours en nous l'humain. ↵

### À LIRE

QU'EST-CE QUI  
NOUS  
UNIT  
?

Qu'est-ce qui nous unit ?  
Roger-Pol Droit  
Plon  
170 pages  
14,90 €